

L'opéra selon Mathieu

« Allez ! On s'y met, là ! Et on ne lésine pas sur les costumes ! Il faut de la couleur. Je veux que ça ait de la gueule. Des fanfreluches, des plumes, des couleurs, que diable ! Des couleurs ! Et la lumière... Qui est-ce qui s'occupe de la lumière ? Bon sang, vous avez déjà vu une représentation dans le noir ou quoi ? Lumière ! »

Mathieu malmenait son gosier. Et à défaut de réellement se rendre utile, il essayait de couvrir le champ sonore de sa voix haut perchée, et cassée.

« Allez ! Allez ! Vite ! Bougez-vous un peu le train, bande d'incapables. Je veux tout le monde en place dans moins de cinq secondes ! Notre public nous attend. Lorsqu'on annonce le début des festivités à sept heures pétantes, c'est sept heures pétantes ! »

Tous les jours, c'était le même chantier, le même branle-bas de combat. À croire que les acteurs de cette pièce devaient réapprendre tout depuis le départ, à chaque réveil. Mathieu n'en pouvait plus. Il s'époumonait à longueur de journée, pour expliquer la mise en scène, pour dire à chacun où était sa place, et leur indiquer quoi faire. Mais sa bataille était vaine ; il était entouré de bons à rien et, malgré ses efforts et sa passion, l'opéra était un désastre à chaque représentation. Bien sûr, le mot « désastre » était sans doute un peu fort. Mais Mathieu était du genre perfectionniste, et dès qu'un mauvais détail l'interpellait, il perdait aussitôt patience et recommençait à gueuler. Le plus triste, dans cette histoire, c'est que personne ne semblait vouloir y mettre un peu du sien. Le pauvre metteur en scène brassait de l'air, plus souvent qu'à son tour.

Il y avait une origine à cette impatience et cette fougue. Mathieu avait autrefois eu une belle voix. Une tessiture que l'on aurait classée parmi les meilleures sopranos. Pendant quelque temps, il avait été la vedette de cet opéra. Toute sa vie n'avait tourné qu'autour de cette voix et de ce lieu plein de magie. Il avait connu la gloire, les paillettes, les riches festins, mais surtout, le regard émerveillé d'un public toujours plus à l'écoute. Et puis, il y avait eu cet accident... Ou, parlons plutôt d'incident. Les gérants de l'opéra avaient un jour eu une étrange lubie, et ils avaient invité un autre chanteur à partager l'affiche. Un certain Ronaldo. Un brésilien à la voix d'or. Mathieu, alors au sommet de sa renommée, avait perçu cet acte comme une vile trahison, ce qui était bien compréhensible. Et ce Ronaldo ne s'était pas fait attendre pour se forger une incroyable réputation. Le public, toujours avide de sensations fortes, fut aussitôt conquis. Le nouveau pouvait chanter tous les jours, matin, midi et soir sans s'arrêter. La puissance de sa voix restait inchangée, et ses trémolos ne perdaient rien de leurs vigueur, à chaque nouvelle entrée sur scène. C'était un génie. Mais le malheureux Mathieu, lui, n'avait jamais rien connu d'autre que cet établissement, et sa vie s'effondra le jour où il réalisa qu'il resterait sur la touche, désormais.

Piqué au vif dans sa fierté, il avait décidé de ne pas se laisser abattre par ce remplaçant qui paraissait sans cesse avec ses brocards jaune vif. Il avait alors eu l'idée de proposer aux gérants un nouveau concept, qui avait germé dans sa petite cervelle. L'idée était simple et devait

révolutionner le fonctionnement de cet opéra à tout jamais. Puisqu'il se sentait en concurrence avec Ronaldo, et qu'ils avaient, en théorie, autant droit l'un que l'autre de se produire devant l'auditoire, il suffisait d'engager une sorte de bataille de chants. Les deux professionnels n'avaient qu'à se présenter face à face, sur scène, et chanter à tour de rôle. Et, dans cette épreuve, le public serait, bien évidemment, roi dans le choix de la meilleure prestation. Les gérants ne donnèrent pas vraiment leur avis sur la question. Du coup, leur silence fut considéré comme une autorisation par Mathieu. Et comme Ronaldo avait gracieusement accepté de se prêter au jeu, les batailles de notes, de croches et de triolets purent commencer.

Au début, tout se déroula à merveille. Les deux chanteurs, passionnés, donnèrent tout, dans cette compétition sans merci, et le résultat, pour les oreilles des connaisseurs, fut un véritable régal. Les récitals faisaient suite aux tragédies, qui faisaient suite aux récitals, sans discontinuer. Et les deux chéris du public se livraient corps et âme, jour après jour, spectacle après spectacle. Mais Ronaldo avait l'avantage de la jeunesse, et possédait une voix moins fragile. Et lors d'un combat acharné pour la suprématie, la voix de Mathieu se brisa, éclata en mille fréquences dissonantes avant de s'éteindre. Le beau chemin de la célébrité s'effondra sous les pieds de Mathieu, au moment où son art était au plus haut. Et jamais plus, depuis, il ne put chanter de nouveau.

Du temps avait passé, et les gérants – qui certes, avaient fait une belle erreur, mais qui n'étaient pas de mauvais bougres – ne voulaient pas se passer du talent de Mathieu. Ils lui ont donc proposé de devenir le metteur en scène attitré de tous les spectacles se déroulant dans l'établissement. Mathieu bouda l'offre dans un premier temps, puis il finit par revenir sur sa décision et c'est ainsi qu'il prit les rênes de la mise en scène. L'ancien chanteur était devenu bougon et irascible. Il passait son temps à râler, à crier sur tout le monde, en dépit de sa voix cassée, et à se dire insatisfait. Mais il avait un incroyable sens du sensationnel, et il excellait dans ce qu'il faisait. Son grand credo, c'était les décors. Les comédiens, les danseurs et les chanteurs, tous devaient se servir du décor dans son intégralité, se fondre en lui, et s'en approprier chaque élément. Ainsi, tout semblait plus vrai. L'obsession de Mathieu était là, tout particulièrement : il ne fallait pas que sa scène ressemble à quelque chose d'authentique, non. Il fallait qu'elle soit authentique. Ni plus, ni moins. Le nouveau metteur en scène voulait se surpasser pour intégrer Ronaldo aux décors et aux contextes dans lesquels il se produisait. Son ancienne rivalité s'était mue en fureur. Mais une fureur positive, dans laquelle il puisait force et imagination.

« Mais pourquoi ce balai est-il au milieu de la scène ? Est-ce que quelqu'un peut m'expliquer pourquoi... Vous ! Là ! Ramassez-moi ce balai ! Et cette fichue lumière, bon sang de bois... Enfin ! Cette lumière ! C'est pas trop tôt ! Allez, Ronaldo, tiens-toi prêt pour quand ce sera ton tour. N'oublie pas, scène deux. Bon, les gars, on lève le rideau, et... Trois, deux, un... c'est parti ! »

*

Sur le parquet, un rond de lumière vint soudain illuminer le décor. Puis, une porte s'ouvrit en grinçant, introduisant le premier personnage de l'histoire. Celui-ci manqua de se prendre les pieds dans le balai, et le ramassa, l'air de rien, pour l'appuyer contre un mur. Mathieu ferma les yeux, excédé. Le comédien avait pris sur lui, et avec sang-froid s'était débarrassé de l'élément de décor qui n'était pas à sa place. Le public n'avait pas réagi. Sans doute le talent du comédien avait-il permis de laisser croire que ce geste faisait partie de la mise en scène. Mais, pour Mathieu cela restait inacceptable. Ce balai ne devait pas être par terre, dès l'entrée

en scène des comédiens, point. Il observa la suite, nerveux. La musique s'éleva doucement. Une musique assez dépouillée et originale, ancrée dans le décor. Comme tout le reste. Mathieu, avec son souci de réalisme, avait décidé de rendre à César, ce qui appartenait à César. Autrement dit, les bruits simples des objets les plus quelconques de la vie commune étaient à l'honneur. Tintement d'une cuillère contre le rebord d'un bol, dents d'un couteau grattant la croûte du pain, ou encore gargouillis inélégants de la cafetière crachotant son noir liquide. Car c'était bien de tout cela qu'il s'agissait : la scène d'introduction ouvrait le spectacle sur un homme prenant son petit déjeuner. Cet opéra moderne prenait ensuite son envol et développait toute sa portée dramatique lors de la tragique dispute entre le mari et sa bien-aimée prétendant être cocue. Mais Mathieu se faisait un sang d'encre depuis son poste d'observation, car nous n'en étions pas encore là.

Les bruits du matin se firent de plus en plus présents. Tout le décor s'animait peu à peu, grâce au seul comédien présent sur scène pour le moment. Mais pas pour longtemps. Un deuxième comédien vint se poster dans la lumière, après avoir franchi la porte : le fils. La cafetière se fit de plus en plus musicale, une bouilloire vint siffler en soutien, puis le couteau se mit à couper le pain avec de plus en plus de vigueur. Le beurre commença de s'étaler en douceur, ainsi que la confiture et le miel. Puis les tartines s'éjectant du grille-pain s'ajoutèrent là-dessus avec fracas, pour imposer un tempo. Les bâillements répétés des deux comédiens donnèrent un peu d'épaisseur à la petite symphonie qui s'élaborait alors, pas à pas. Mathieu, l'œil dur, ne pouvait se dire satisfait. Car, pour lui, tant que la dernière note de la dernière partition n'avait pas été jouée, il était impossible de savoir si la représentation serait bonne. Il restait donc professionnel jusqu'au bout, et conservait ce regard inquiet, presque prêt à s'attendre à un terrible faux pas, ou à une effrayante bourde de son équipe. Mais, au fond de lui, mise à part la péripiétie avec le balai, il se félicitait tout de même de voir que tout se déroulait comme prévu.

C'était le moment. Dans quelques secondes, il allait pouvoir l'annoncer. Il se tourna vers Ronaldo qui semblait se concentrer, et compta dans sa tête jusqu'à quatre, puis souffla :

« Et... Scène deux ! »

La voix mélodieuse de Ronaldo s'éleva. Doucement d'abord, pour se fondre dans la musique déjà en place, puis allant crescendo pour finalement trouver sa place de soliste et ainsi dominer. L'opéra commençait enfin. Scène trois, les deux hommes, le vieux et le plus jeune, commencèrent à donner aussi de la voix, mais Ronaldo, en soprano soliste impeccable, continua de monter en puissance, permettant au premier acte de s'achever en une sorte de petite apothéose.

La femme fit enfin son entrée, à son tour. Et, avec elle, débuta l'acte deux. Son air morose plus vrai que nature permettait au spectateur de s'imaginer quel était l'objectif dominant de cet opéra. En effet, s'il était un brin observateur, il pouvait aisément se rendre compte qu'il allait se passer quelque chose de terrible. À nouveau, Mathieu ferma les yeux, comme pour prier. Cet instant, plus que tous les autres, était critique. Et l'erreur n'était même pas envisageable. La douce mélodie du réveil de plus en plus présente – alors que le spectateur n'y avait pas vraiment prêté attention – se transforma soudain en sombre cacophonie. Une cacophonie organisée, et voulue, bien évidemment. L'idée était d'offrir une musique plus agressive, afin de mettre le public dans les conditions d'un réveil difficile et désagréable.

« Qui est-elle ? » Entonna, sans prévenir, la femme, d'une voix profonde et intense.

Elle n'avait pas tenu sa note assez longtemps au goût de Mathieu, mais tant pis... C'était au tour du mari de renforcer son ton :

« Mais pourquoi diable veux-tu croire qu'il y en a une autre ? »

« Est-elle belle ? » Reprit la femme, sur une note encore plus désespérée.

« Cesse. Tu sais que rien ne vaut le bonheur qu'est le nôtre. » S'essaya le mari, un brin enjôleur.

« Paroles de miel ! » Cracha la femme, comme une vipère crache son venin.

Mathieu fut presque secoué par la force de conviction dans la voix de sa comédienne. Sa propre composition, l'œuvre de sa vie, commençait à lui couper le souffle. C'était plutôt bon signe pour lui, qui n'avait que rarement le temps de se laisser étreindre par l'émotion.

« Assez ! Arrête donc de me prendre pour le treizième apôtre ! »

Même si la part belle était faite au couple, dans cet acte second, le fils eut tout de même quelques répliques. La tragédie voulait qu'il fût très jeune, et donc bien en peine pour comprendre ce qui déchirait ses parents. Et surplombant le spectacle de toute sa superbe, Ronaldo, le narrateur à la voix puissante, continuait d'imposer sa présence sonore avec beaucoup de talent et de bravoure.

*

La tension monta d'un cran, et la femme se saisit d'un couteau bien aiguisé. C'était ainsi que débutait l'acte trois, et c'était précisément cet instant qu'attendait Mathieu avec impatience. Mais il le redoutait aussi. Car à plusieurs reprises, lors des représentations précédentes, c'est justement au début de l'acte trois que les comédiens avaient eu des oublis dans leur jeu. Ce qui avait fini par exaspérer le chef. Car il ne comprenait pas comment on pouvait saboter le meilleur passage d'une tragédie aussi sanglante et poignante.

Dans un accès de folie désespérée, la femme devait se saisir du couteau sur la table, pour menacer son mari. Puis, voyant que son fils était là, elle devait perdre les pédales, se refusant à tuer son mari sous le regard de l'enfant, mais brûlant d'une terrible envie de meurtre. L'opéra s'achevait sur la femme, qui, complètement perdue, lançait le couteau sans viser, et tuait, plus par malchance que par désir, le narrateur de ce splendide opéra, c'est-à-dire Ronaldo... Ce n'était pourtant pas bien sorcier !

Ce spectacle, Mathieu l'avait pensé, repensé, l'avait conçu et élaboré de A à Z. il en était l'instigateur et il voulait que tout soit parfait. Il voulait que sa vengeance soit parfaite. Oui, sa vengeance... Car il pouvait enfin s'offrir la mort de Ronaldo, au sommet de sa gloire, et sur un plateau. Cette envie, cette fougue, et cette fureur qui avaient servi de moteurs à sa motivation sans limites n'avaient pas d'autre raison d'être que la vengeance. Car c'était à cause de cette perruche de malheur, venue du Brésil, que Mathieu, le serin bien-aimé de la maison, avait perdu tout prestige aux yeux des siens.

Cette vie, dans cette cage... Pourquoi ? Pour qui ? Mathieu, après tout, n'était qu'un oiseau. Mais il avait chanté et sifflé toute sa vie pour satisfaire son auditoire : sa seule raison de vivre. Pourquoi alors ? Pourquoi les gens avaient-ils étaient si cruels de lui choisir un acolyte, supérieur en taille et en talent ? Sa vie était devenue sans intérêt, depuis lors. La cruauté des humains... Il n'en revenait toujours pas. Rester dans une cage, à sauter de perchoir en perchoir et à bouffer des graines, ça, il pouvait l'accepter. Mais être relégué en seconde zone... Il n'avait jamais pu avaler la pilule.

Alors évidemment, maintenant qu'il avait une opportunité de se débarrasser de son adversaire, il lui fallait la saisir. Toute cette mise en scène était là dans ce seul et unique but. Il avait fait comprendre à la perruche qu'elle devait toujours chanter, le plus fort possible, et le plus possible. Il l'avait baratinée en lui expliquant que c'était grâce à sa voix qu'elle était aimée. En réalité, il était conscient que, bien au contraire, les cris de perruches avaient tendance à jouer sur les nerfs des humains, et que malheur finirait par arriver au pédant Ronaldo. Mais

les humains étaient stupides, et ils refrénaient leurs émotions sans arrêt. Par conséquent, sur les précédentes « représentations », le rêve de Mathieu était à chaque fois parti en fumée. Les esprits qui s'étaient échauffés quelques minutes auparavant se calmaient trop vite, et, en fin de compte, la vie reprenait son cours. Et cet abruti de Ronaldo continuait de siffler.

Mathieu déploya ses courtes ailes orangées et fit un petit saut pour atteindre le perchoir le moins en vue. Après tout, un couteau était un couteau. Et s'il venait à valdinguer en direction de la cage, la victime pouvait aussi bien être la perruche que lui. Il valait donc mieux se tenir hors de portée.

La femme tenait toujours le couteau en main. La tristesse et la colère ne faisaient pas bon ménage dans son regard. Cependant, l'être humain est un être faible, car jamais, ou presque, il ne cède à ses instincts. Le petit serin put le constater avec dépit, une fois de plus. Du coup, les espoirs de Mathieu s'effondrèrent lorsqu'il vit le couteau se planter dans la table, et la porte claquer, alors que la femme sortait en larmes de la pièce...

Ainsi s'achevait l'acte trois pour aujourd'hui... Une nouvelle fois avorté au meilleur moment.

Mathieu poussa un soupir, puis se replongea dans son rôle de metteur en scène, afin de continuer à faire croire à Ronaldo que celui-ci jouait dans un spectacle, et sans trop y croire il lança :

« C'était lamentable, comme fin... Allez, les gars, on remballe tout ça, circulez, y'a plus rien à voir ! Je vois bien que ça ne rentre pas dans vos caboches... Pour demain, tout le monde reprend son texte et ses notes. Certains ont du pain sur la planche ! Bon courage... Et demain, on remet ça. Sept heures sonnantes, comme tous les jours, heure du petit déjeuner. »

Après une courte hésitation, il ajouta :

« Et cette fois, écoutez bien : je veux une représentation par-fai-te ! »